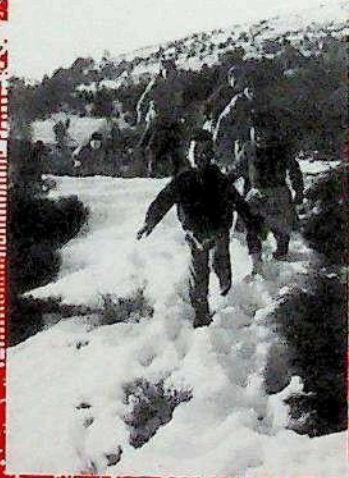


CASSAGNAS en Galilée

Gaëlle PEDLEY



85

LES CARNETS DE CROIRE ET SERVIR

Gaëlle PEDLEY

**CASSAGNAS
EN GALILEE**

1210274-802

1210274-802
1210274-802

Copyright 1986 Croire et Servir

ISBN 2-85509-081-4

Gaëlle PEDLEY

**CASSAGNAS
EN GALILEE**

Que les lecteurs ne cherchent pas Cassagnas sur une carte d'Israël. C'est un petit village bien français des Cévennes, au sud de la Lozère. Ce n'est pas au sens géographique qu'il est en Galilée ; au matin de Pâques, l'ange déclare : « Ne cherchez pas parmi les morts celui qui est vivant ; il n'est pas ici, il est ressuscité (1). Il vous précède en Galilée (2) ». Puis Jésus annonce lui-même : « Allez dire à mes frères de se rendre en Galilée ; c'est là qu'ils me verront » (3). Pour chacun de nous se pose maintenant la question : où est la Galilée pour nous ? Où cette présence resplendit-elle le mieux ? En particulier dans le temps de Noël, où pouvons-nous le mieux fêter et vivre l'Incarnation, la présence de Jésus-Christ venu parmi les hommes ?

A l'automne 1963, un peu plus d'un an après l'indépendance de l'Algérie, j'ai eu la possibilité d'aller passer les vacances de Noël en Israël. C'était un projet réjouissant, mais la CIMADE fit faire une annonce dans les paroisses protestantes pour demander des jeunes qui aillent travailler dans les camps de réfugiés anciens harkis pendant les vacances de Noël. Il fallait choisir.

J'aurais aimé voir ces routes où Jésus a marché, ces paysages qu'il a regardés, les vignes et les troupeaux dont il a parlé dans les paraboles, les barques de pêcheurs au bord du lac. Il est certain que dans ce cadre, les scènes des évangiles doivent prendre plus de réalités. Là, l'enseignement de Jé-

(1) Luc 24:6

(2) Mat. 28:7

(3) Mat. 28:10

sus ne risque pas de se réduire à une idée générale, à une morale ; on aborde la réalité de la personne humaine, et ce n'est pas inutile

Mais est-ce l'essentiel ? Nous arriverions peut-être de vingt siècles trop tard ! La Galilée dont il parle dans le rendez-vous donné aux apôtres, c'est leur propre pays, le lieu de leur vie ordinaire. Il n'y a pas d'autre « Terre-Sainte » que là où la vie humaine l'accueille et le laisse habiter, là où la foi agit en son nom. L'Incarnation s'est accomplie autrefois en Israël, mais aujourd'hui elle ne se réalise que là où nous sommes.

Il y avait une autre raison à mon choix, ou du moins à mon acceptation : le pasteur de ma paroisse, chaque dimanche, avait mentionné les rapatriés d'Algérie dans la prière d'intercession. Prier pour une personne ou une catégorie de gens, c'est les confier à l'amour de Dieu, mais non pas du même coup, se désintéresser de leur sort et se sentir dispensé de faire quoi que ce soit. Au contraire, c'est s'engager à ce sujet, se rendre attentif et disponible. Il n'était pas possible, après avoir prié pour les rapatriés d'Algérie, de refuser d'aider les anciens harkis, qui étaient les plus malheureux d'entre eux.

Le 147 et le 176 de la rue de Grenelle (4) se trouvent presque en face l'un de l'autre ; il n'y avait qu'une rue à traverser. Mais c'était toute la distance entre la méditation et l'action, entre la foi et sa mise en pratique. C'est très large quelquefois, une rue. Etait-ce même un choix à faire ? Etre appelé à un service, c'est plutôt entendre et accepter. C'est pour cela que si souvent nous fermons nos yeux et nos oreilles, et surtout notre cœur ; nous savons que sinon, voir et entendre nous mènerait b

(4) 176 rue de Grenelle : adresse des bureaux de la CIMADE à Paris. Au 147 se trouve le temple de la paroisse luthérienne St-Jean.

loin.

Au 176, il restait encore un pas à faire ; j'avais fait connaissance, aux vacances de Noël précédentes, avec un autre camp d'anciens harkis, le Pouget, un hameau abandonné près de Villefort, où une vingtaine de familles avaient été logées provisoirement. Je m'y étais attachée, et j'avais l'espoir d'y retourner. Colette, l'équipière permanente chargée des harkis, me proposait de grands camps, Villemagne, Saint-Maurice-l'Ardoise, l'Arénas, Fuveaux, et de plus petits, Saint-Pons, Cassagnas. « Et le Pouget ? ». Mais la CIMADE n'envoyait personne au Pouget : les familles avaient été peu à peu transférées dans des camps organisés. Tel est le service chrétien, sans droit à l'attachement, au retour, aux préférences. Il me revenait en mémoire la réponse d'un capitaine de l'Armée du Salut à qui je demandais s'il aimait la ville du Nord où il travaillait, ou s'il préférerait la région toute différente d'où il venait. Il a réfléchi honnêtement, mais cette question n'avait pas de sens pour lui. Il m'a expliqué patiemment qu'aimer ou préférer ou souhaiter faire tel ou tel travail, c'était des notions définitivement rayées de leur vocabulaire et de leurs pensées, « sinon, le travail ne serait pas possible ». Ce total renoncement était d'une grande sagesse. Alors, après l'adieu à Bethléhem et à Nazareth, c'était l'adieu au Pouget. La Galilée, pour moi, à Noël 63, s'appellerait Cassagnas.

CIMADE : Comité Intermouvements Auprès Des Evacués. La CIMADE a été fondée avant la guerre par les mouvements de jeunesse protestante.

FLN : Front de Libération Nationale.

MNA : Mouvement National Algérien.

Fellagha : Partisan algérien soulevé contre l'autorité française de 1954 à 1962 (argot militaire : « Fell », « Fellouze »).

Jeudi 26 décembre

L'arrivée

Chacun sait combien il est merveilleux de s'endormir dans une couchette de train aux environs de Paris et de s'éveiller dans un paysage de montagne et de neige, tout étincelant sous le soleil du petit matin. Tous mes séjours dans des camps harkis (celui-ci est le troisième, et il y en aura trois autres) ont ainsi eu pour cadre la magnificence de la nature : les blancheurs de Noël, ou, en été, les forêts de la Lozère et du Tarn, et la végétation méditerranéenne de Saint-Maurice-l'Ardoise. Habituellement, aller vers les plus malheureux, c'est d'abord s'enfoncer dans le cadre sinistre où ils vivent : j'ai connu le bidonville de Nanterre, certaines rues d'Aubervilliers ou du quartier de la gare de l'Est, les faubourgs des grandes villes du Nord. En un sens, les beautés de la nature sont un repos qui nous est donné dans les difficultés du service. Mais en même temps, elles choquent terriblement lorsqu'elles servent de cadre au malheur. La neige, c'est beau ; mais quand on voit des enfants de quatre ou cinq ans pieds nus dans la neige, vêtus uniquement d'une petite robe de coton à manches courtes, la neige cesse d'être belle. Lever les yeux sur les montagnes, puis les abaisser tout près de soi sur les réalités humaines, c'est passer du paradis à l'enfer.

Le contraste est grand aussi avec ce Paris du 25 décembre au soir que j'ai quitté hier. Le métro était rempli de gens qui avaient essayé de trouver la joie en mangeant et en buvant. La gare de Lyon était une forêt de skis, où l'on s'en allait vers de meilleurs amusements. Je crois que nos fêtes trouvent leur véritable valeur dans leur lendemain. C'est là que nous voyons si vraiment quelque chose nous a été donné. C'est un privilège

que de savoir d'avance ce que sera ce lendemain et de pouvoir recueillir précieusement tout ce nous est offert dans la fête de Noël, en provision de route.

Le train se faufile, au rythme d'une promenade le long de torrents gelés ou de bouquets de sapins, et voici enfin la gare de Sainte-Cécile-d'Andorre, le lieu de rendez-vous où ma coéquipière inconnue, Léone, est arrivée par le train de Nîmes, et où Colette vient nous chercher tous les deux en 2 CV pour nous conduire et nous installer à Cassagnas.

La brave 2 CV franchit courageusement les petites routes où la neige s'amoncelle. Noël à Cassagnas apparaît enfin, et nous traversons tout le village pour nous rendre d'abord chez Mme C. qui nous prête pour notre séjour la maison voisine de la sienne. Notre première question, c'est : « Où est le camp ? ». Mme C. nous montre un chemin montant de l'autre côté de la route, au coin du temple : « C'est là-haut, sur le plateau, mais on ne le voit pas parce qu'il est construit un peu retraits ». Nous sommes satisfaites de voir au moins notre chemin, celui qui sera le chemin du service et de la foi, et nous consentons à nous intéresser à notre logis. Nous poussons même de grandes exclamations de joie dès que la porte est ouverte. La grande pièce a deux fenêtres qui donnent sur la vallée, en contrebas. Outre table et chaises, elle possède une grosse cuisinière rustique flante, près de laquelle monte un escalier. En haut, c'est un grenier bien fermé, et comme par l'escalier, là où la chaleur arrive, il y a un immense lit où l'on pourrait aisément installer sept filles de l'ogre, sous un gros édredon rouge. « Mes pauvres enfants, dit Mme C., c'est bien modeste, et par grands froids, ce n'est pas habitable. Au début du mois, il a fait moins quinquante, vous n'auriez pas pu y tenir ». Mais nous sommes

ravies, et nous ne sommes pas venues chercher le confort. Avec la témérité de la jeunesse, nous irions plutôt au-devant des difficultés matérielles. Il nous faudra avancer en âge pour faire la part des choses : il y a un renoncement au confort qui est un témoignage, une manière de partager l'existence de ceux au milieu desquels on est venu. Encore est-ce un peu illusoire, puisque cette situation est provisoire et volontaire. Mais le manque de confort entraînant la perte de forces et de temps qui pourraient être employés au service du prochain, ce n'est que la recherche d'un mauvais héroïsme. La frontière entre les deux est mince, et il faut être vigilant pour ne pas s'y tromper. Ici, en tout cas, nous avons tout le nécessaire. Mme C. nous invite à prendre chaque jour notre petit déjeuner chez elle, et veillera à ce que notre feu ne s'éteigne pas en notre absence. Disons tout de suite que la cuisinière sera essentiellement un moyen de chauffage : nous avons été invitées pour presque tous les repas pendant notre séjour.

Nous avons aimé cette image de l'Eglise, où chacun fait ce qui est à sa portée pour concourir à un même service. Notre espérance est soutenue et rendue possible par ces paroissiens qui, eux, n'ont pas choisi d'aller vers les harkis, mais les ont vus arriver, un beau jour, sans qu'on leur demande leur avis. Ils pouvaient choisir leur attitude envers eux : les ignorer, les détester ou les aimer. Ils ont choisi de les aimer, et ils ont discerné que ces gens avaient besoin, en plus, d'un court service à plein temps qu'ils ne pouvaient pas leur donner. Ils ont accepté de vivre ce service par procuration, à travers nous, en fournissant les choses matérielles, humblement, pendant que nous récoltions les joies qu'ils avaient semées.

Nous aurons le temps de découvrir cette fidèle

présence du village, que nous pressentons de
Pour le moment, nous allons au grenier ouvrir
valises et enfiler nos tenues de neige, et n
prenons pour la première fois le chemin du car
que nous aurons à gravir si souvent. Nous ap
cevons assez vite les trois rangées de baraqu
ments qui s'étagent sur le plateau. C'est le mod
standard de l'armée : trois pièces en enfilade
porte s'ouvrant sur celle du milieu. Des homme
des enfants nous regardent passer, des fem
apparaissent sur le seuil. Nous nous dirige
d'abord vers le baraquement du lieutenant, a
lequel Colette a pris contact précédemment. C
lui, en effet, qui a autorisé notre présence, et n
devons en toutes circonstances lui soumettre
projets. Il est responsable de l'ordre dans
camp, et nous ne sommes pas là pour compliq
sa tâche. Mais de plus, c'est pour nous une p
cieuse garantie : nous avons affaire à des g
dont nous connaissons mal les coutumes ; ils
subi sept années de guerre, ils ont été arrachés
leur territoire et transplantés ailleurs, et
partie des leurs a été massacrée. Les partisans
FLN et du MNA qui se trouvent en France à t
de travailleurs immigrés les considèrent com
des traîtres à supprimer, et la situation est d
toujours tendue. Nous devons constamment fa
attention de ne pas les choquer par un mal
tendu. La meilleure garantie contre les ma
dresses, c'est de nous en référer au lieutenant p
chaque initiative.

La salle d'école étant libre pendant les vacan
de Noël, le lieutenant nous en confie la clé. N
disposerons là d'un bon local de réunion. Il n
suggère une activité qui serait bien accueillie
fait des circonstances : comme il fait une t
pérature de moins cinq degrés, la terre a gelé
les hommes, qui étaient occupés à creuser
tranchées pour poser des canalisations, ont

cesser le travail et rester chez eux. En conséquence, les femmes ne peuvent plus se rendre visite, puisque dans chaque maison, il y a un homme (si elles se sont montrées sur le seuil tout à l'heure, c'est parce que nous étions trois femmes ; lorsque le lieutenant traversera le camp avec nous, elles auront toutes disparu). Une réunion dans la salle d'école serait pour elles une grande fête ! Voilà une conséquence des coutumes islamiques à laquelle nous n'aurions pas pensé. Nous demandons si nous aussi, en tant que femmes, nous devons éviter d'aller dans les maisons jusqu'à la reprise du travail. Mais le lieutenant dit que non : les Arabes admettent que les Européens aient d'autres coutumes.

Nous traversons maintenant le camp avec le lieutenant pour aller prendre possession de l'école. Tout est propre et net, les cheminées fument, les hommes bavardent par petits groupes et s'interrompent pour saluer le lieutenant, qui est visiblement respecté et aimé. Les enfants sont presque tous sur le terre-plein devant l'école, qui leur sert de cour de récréation pendant la période de classe. Tout à l'heure, en prenant le chemin du camp, j'ai eu un éclair de regret pour le Pouget, où je montais l'an dernier par un semblable chemin de neige. Là-haut, je retrouvais Fatma, Rhamza, Mouloud et tant d'autres... Il va falloir apprendre à aimer d'autres enfants, ceux qui nous sont donnés, et à qui nous sommes données. Des inconnus, à la place des « miens ». Mais quand nous nous approchons tous les quatre de cette cinquantaine d'enfants, il y en a cinq, dix, vingt qui crient : « Mama romilla ! » (1), et courent se jeter dans mes bras. C'était les enfants du Pouget, qui avaient été transférés ici avec leur famille. Il y avait donc cet accueil inoubliable qui m'attendait, et je n'avais rien à regretter.

(1) « Maman d'Europe »

Le moment des présentations est fini, nous quitte, le lieutenant rentre chez lui, nous retrouvons à deux. Tout est différent, on peut travailler en équipe. A Noël précédente, j'étais seule au Pouget. C'était une solitude très relative puisque je pouvais appeler, en cas de difficulté, à l'assistance le maire de Villefort, ou au pasteur de la paroisse, ou, plus loin, et qui est venu deux fois pendant mon séjour. Chaque soir aussi, en redescendant de Villefort, je retrouvais les paroissiens qui étaient chargés de me loger et de me nourrir. La participation de leur part n'était qu'un détail. Après mon départ, ils devaient prendre soin de moi, allant régulièrement au Pouget. C'était une partie de ma mission que de les y intéresser, en racontant ce qui se passait dans ce hameau. Cet appui moral m'était précieux. Mais tout était sur le terrain, j'étais seule. Il n'y avait personne pour compléter de ses qualités celles que je manquais ; personne pour critiquer, pour prouver. Personne pour partager dans la joie ou la pitié. Quand je voyais dans la rue un enfant misérablement vêtu, ou quand on me prononçait des paroles inattendues et extraordinaires, j'aurais aimé avoir un ami pour rencontrer, que je puisse prendre à témoin. J'étais seule. Au retour, il y avait une longue marche dans la neige pour passer d'un hameau à l'autre. Là-haut, les maisons de gros étaient sombres et froides. On ôtait ses chaussures sur le seuil et on s'asseyait sur les coussins qui recouvraient le sol de terre battue, duquel un espace était ménagé pour le feu. On me servait le thé à la menthe sur une table retournée, et je jetais parfois un coup d'oeil au fusil suspendu près de la porte, qui créait

heure plus tard, à Villefort, je retrouvais une autre civilisation : de la chaleur et de la lumière, des tasses de porcelaine et des verres de cristal, des gens semblables à moi et parlant ma langue.

C'est pourquoi l'été suivant, à La Loubière, nous sommes tellement appréciés par notre équipe de quatre. Anne, Micheline, Françoise, c'était des filles avec qui nous pouvions vivre la même aventure en même temps. Nous nous complétions, et l'une faisait ce que l'autre ne pouvait pas faire. Nous avions pu recevoir des instructions de travailler deux par deux, en changeant chaque jour de coéquipière ; si nous n'avions au premier abord de légères préférences dues à nos sympathies naturelles, celles-ci s'étaient effacées dans la pratique, et le travail nous avait fait découvrir en l'autre les qualités que nous n'avions pas discernées. En quelques jours, il nous était devenu indifférent de travailler avec l'une ou l'autre. Mais chacune avait des dons différents et nous nous sommes mis à les utiliser au mieux.

À La Loubière, nous habitions au milieu des harkis, dans l'un des baraquements. Ils nous devaient de vivre toute la journée, et nous entraient dans le soir quand les volets étaient fermés. La parfaite entente de notre équipe était pour eux une chose parlante. Nous avons su aussi par le lieutenant qu'ils nous admiraient d'être égales et interchangeables, et qu'ils avaient peine à croire que nous arrivions des quatre coins de la France pour former un groupe aussi uni que si nous nous connaissions auparavant.

Être deux et non quatre, c'est encore une chose. Il n'y a pas à se soucier de maintenir une multiplicité de relations. L'autre, la seule qui reste la référence constante. Léone était une fille remarquable, toujours égale, à la fois énergique et paisible. La bonne entente allait de soi.

s'efface presque toujours par les nécessités du service. On a conscience qu'un moment d'indécision, ou une parole trop vive entre nous troubleraient notre travail. On sait que dans le doute, il faut renoncer à ses préférences, à son amour-propre, à ses réussites personnelles ; la simple pensée de ce genre est écartée dès qu'elle apparaît. Et cela d'autant plus que nous savons combien les Arabes sont intuitifs : ils sentent bien notre attitude intérieure.

Comment ne pas penser à l'histoire des trente-dix disciples ? « Il les envoya deux à deux, là où lui-même devait aller » (2). Nous y pensons tout au long de cette première journée quand nous frappons aux portes des baraques et commençons à faire connaissance avec les gens. Nous y pensons encore le soir, après quelques courtes visites dans le village. « Là où lui-même devait aller » : c'est notre espérance pour ce ca-

(2) Luc 10:1

Vendredi 27 et samedi 28 décembre

Notre travail

Dans une durée aussi réduite (une semaine ici, un mois dans d'autres camps), notre travail ne peut pas avoir grande valeur en soi, et garde ainsi sa vraie place : nous savons (et les autres le savent aussi) que ce n'est qu'un geste, qu'il ne vaut que par la manière dont il est fait, et par ce qu'il signifie. Il est la forme que prend notre présence. Non pas qu'il soit non plus totalement inutile ; mais ce n'est pas lui qui peut apporter quelque chose de durable.

Il faut cependant faire une exception pour un travail que nous n'entreprendrons pas ici, à cause de la brièveté de notre séjour : les cours de lecture. L'été précédent à La Loubière, nous avons réuni une vingtaine d'hommes (les femmes ne souhaitaient pas apprendre à lire) après leurs heures de forestage. Nous admirions le courage et l'ardeur qu'ils trouvaient encore, en fin de journée, pour s'instruire. Et aussi la vivacité de leur intelligence ! L'un d'eux, qui ne savait même pas lire en arabe, est venu nous annoncer triomphalement, après dix jours de leçons : « J'ai lu le panneau qui est à l'entrée du village ! Il y est écrit : Villefort, trente-cinq kilomètres ! ». Il apportait en cadeau une salade de son petit carré de jardin. Nous sommes restées à contempler cette salade après son départ, jusqu'à ce que l'une de nous dise : « Il va tout de même bien falloir la manger... »

J'ai enseigné toutes sortes de matières, depuis le tricot jusqu'à l'hébreu, et à toutes sortes de niveaux, depuis l'adulte qui apprend à lire jusqu'à celui qui prépare le concours de l'agrégation. Si je

cherche, expérience faite, quel est l'enseigne qui me paraît le plus important, je dirai que celui qui libère. Enseigner à lire et à écrire, une telle libération que certains pays d'Amérique du Sud l'interdisent à des bénévoles. Faire cours d'instruction religieuse, c'est aussi une libération que les pays de l'Est l'interdisent des cadres strictement contrôlés. Le reste est beau, utile, enrichissant, mais ne peut pas avoir la même dimension.

Les femmes du camp de Cassagnas, qui souhaitent se rencontrer, apprendre à tricoter, apprendre à signer de leur nom. Nous avons d'abord organisé une grande fête de retrouvailles dans la salle d'école, comme le lieutenant l'avait conseillé. Le matin, pendant la promenade, les enfants avaient cueilli des branches de fleurs pour décorer la salle. L'épicière, Mme B., nous a donné une provision d'oranges et de biscuits. L'atmosphère est étourdissante de cris joyeux, de rires, de bavardages : il y a plus d'une semaine que ces jeunes femmes n'ont pas pu se voir. Elles n'ont rien à craindre que notre réception manque d'ambiance ! Puis elles proposent de chanter. Nous nous réjouissons déjà d'entendre la musique arabe, mais elles choisissent, de préférence, les très touchantes, les vieilles chansons françaises que leurs enfants ont apprises à l'école et leur mère leur a ensuite enseignées : *Trois jeunes tambours, la claire fontaine, Alouette, gentille alouette*, et elles clôturent le tout par la *Marseillaise*. Elles sommes frappées par cette confiance en la France. Pourvu que notre pays en soit digne ! Elles nous demandent ensuite de chanter à notre tour. Elles nous apercevons, Léone et moi, que nous avons en commun que des cantiques. Les dames n'y voient aucun inconvénient, et nous nous succédons : le cantique de Zacharie, celui de Siméon, et bien d'autres. Nos auditrices

inlassables.

Le lendemain, commencent les cours de tricot et d'écriture. Le spectacle est encore plus pittoresque que la veille. Les femmes se sont installées, dans ce mobilier scolaire, épanouissant leurs larges jupes de toutes les couleurs, et frôlant les tables de leurs voiles et de leurs longues tresses noires. Elles ont étalé par terre, auprès d'elles, une couverture pliée, une serviette ou un bout de tapis pour y déposer leur dernier-né, qui s'y traîne en grignotant un croûton de pain, ou qui s'endort. Les dames de Cassagnas nous ont donné laine et aiguilles, que nous distribuons. Disons tout de suite que je ne sais pas tricoter, faute de patience et d'habileté. Mais je sais montrer comment on fait, ce qui suffit dans le cas présent (il paraît que le professeur de chant de Caruso était incapable de chanter...). Ces femmes expertes en travaux manuels (vannerie et tapis) sont très adroites de leurs mains, et comprennent du premier coup. On nous appelle de tous côtés : « Chouv, Mademoiselle ! » (1). Nous hasardons quelques mots : « Mler besef ! » (2). Oui, la réponse semble les réjouir, ce doit être correct.

Apprendre à écrire son nom est beaucoup plus difficile. Seules quelques intellectuelles s'y essaient. Il leur faudra plusieurs leçons pour y parvenir. Mais nous nous séparons dans la plus grande gaieté, et nous décidons de continuer dès demain.

Les enfants, c'est encore tout un autre monde. Ils sont ravis qu'on s'occupe d'eux, et je n'ai jamais entendu de récriminations, ni presque jamais de disputes. Le matin, nous les emmenons en promenade, avec des haltes consacrées à des jeux dans la neige. Quand le temps est mauvais, il

(1) « Regarde »

(2) « Très joli »

y a d'autres jeux dans la salle d'école. Nous rassemblons aussi après la tombée de la nuit, quatre heures. Chaque soir, lorsque nous descendons au village, ils nous demandent : « reviendrez demain ? ». Hélas, un jour vient où nous ne pourrons pas leur dire oui.

Lorsque nous nous arrêtons pour un moment de repos, les plus petits voulaient toujours s'asseoir sur nos genoux. C'était terrible, parce que cela faisait deux favorisés, et beaucoup de jaloux. Mais nous avons vite compris que l'amour de l'inventif et triomphe des mathématiques. Nous pouvions facilement asseoir chacune deux petits sur nos genoux, et deux filles venaient se blottir contre nous, de chaque côté. Cela nous faisait huit heureux d'un coup. Bien sûr, ces heures n'étaient pas toujours très propres, étant donné le manque de confort du camp. Cela ne comptait pas en comparaison de leurs yeux brillants de joie.

Les visites étaient plus délicates, parce que nous avions grand peur de ne pas respecter les usages. La plupart du temps, tout le monde s'asseyait par terre sur une couverture (nous avions laissé nos chaussures à la porte), et nous buvions du thé à la menthe (trois tasses par maison, cinq ou six maisons dans la demi-journée. Le calcul est facile à faire...). On nous a un jour proposé d'entrer manger du couscous. Le représentant de maison est allé chercher deux chaises chez son voisin, et nous a apporté un énorme saladier de couscous aux raisins secs, où était plantée une grande cuillère. Fallait-il commencer, ou attendre un complément de couvert ? Une seconde cuillère est arrivée, et le service semblait ainsi être complet. Léone et moi avons tracé une raie dans le couscous pour délimiter nos parts - un geste certainement très peu arabe - encore très heureux d'avoir deux cuillères.

L'obstacle de la langue ne nous gênait pas.

Les hommes parlaient suffisamment le français, les enfants l'avaient appris à l'école et servaient à l'occasion d'interprètes. De notre côté, nous avions appris en arabe une dizaine d'expressions courantes. Au passage, nous rendions quelques petits services : lire une lettre, remplir une feuille de Sécurité Sociale, expliquer un usage administratif. Quant à eux, ils nous demandaient où nous habitions d'ordinaire, comment était notre ville, et pourquoi nous n'avions pas de mari. Tout cela était bien difficile à expliquer à ces gens qui étaient passés directement des montagnes de l'Atlas à celles des Cévennes.

Nous avons eu aussi à faire des distributions de vêtements et de chaussures (dons de paroissiens de la région), de lait en poudre et de sucre (fournis par l'armée), et parfois à utiliser la pharmacie de l'école pour soigner les écorchures des enfants. Arrivées sans programme fixe, il nous fallait surtout être attentives aux souhaits de ces gens, et disponibles pour répondre aux questions qui se présentaient. Dans un cadre particulier, ce principe n'était, après tout, que celui qui guide tout service chrétien, organisé ou non. Plus qu'une manière d'agir, c'est d'abord une attitude intérieure.

Lorsque nous redescendions du camp, vers six heures, commençait le complément de ce travail. Nous n'étions là que sur la demande et avec le soutien des gens du village, et ce que nous faisons était un aspect de leur accueil aux harkis. Ils veillaient sur nous, avaient à cœur de nous entourer, et aimaient nous entendre raconter ce qui s'était passé dans la journée. Nous parcourions la rue principale, et partout sur notre passage, les portes s'ouvraient : « Les jeunes filles de la CIMADE ? Entrez donc un moment pour vous réchauffer ! ». Nous sommes invitées à dîner ce soir par Mme J., qui nous installe près de la cui-

sinière ronflante, nous prête de bonnes pantoufles fourrées, et fait sécher nos anoraks trempés dans la neige. Nous recevons ainsi des invitations pour presque tous les repas. Il n'y a que pour le jeûner du 1er janvier que nous avons eu de grandes émotions : comme personne ne nous avait invité, nous avons pensé que nous avions fait une terrible gaffe et susciter l'anxiété générale. En dernière minute, la veille au soir, Mme M. frappe à notre porte pour nous convier. Elle ajoute : « C'est moi qui ai gagné ! ». Elle nous explique que, contrairement à ce que nous pensions, toutes les dames du village voulaient avoir à leur table ce jour-là, et que la concurrence était serrée. On avait envisagé un instant de satisfaire deux d'entre elles en nous invitant parément, mais on avait jugé que c'était insupportable, et que notre équipe de deux formait un couple indissociable.

A notre tour, nous organisons une « soirée chez nous » avec les jeunes du village. Les perspectives d'avenir sur place sont pour eux très restreintes et il va leur falloir s'éloigner pour trouver du travail, bien à regret.

Il était merveilleux de constater partout des chrétiens qui se rencontrent pour la première fois se connaissent d'avance, et ont mille choses à se dire. Au camp, nous tâchions de transmettre aux harkis quelque chose de cet esprit de communauté. Nous leur parlions des cadeaux de Cassagnas, nous leur disions que les oranges, les biscuits, la laine étaient des cadeaux qu'ils nous faisaient par amitié, et qu'ils viendraient le récupérer quand nous ne serions plus là. Nous leur disions aussi que c'était grâce aux villageois que nous étions venues, qu'ils nous logeaient et nous nourrissaient, et que nous étions nous-mêmes un cadeau de leur part. Mais un détail a été oublié en parlant de tout le reste. A une halte au

d'une promenade, la petite Fatma, installée sur mes genoux, a regardé de près ma croix huguenote et m'a demandé ce que c'était. J'ai essayé d'expliquer de mon mieux. Elle a fait cette remarque : « Léone aussi a une croix avec un petit oiseau. C'est bien, vous êtes comme deux soeurs, on peut vous aimer pareil ». Les autres enfants s'étaient rapprochés pour écouter, et n'ont pas tardé à dire : « J'ai vu aussi au village des dames qui ont une croix avec un petit oiseau. Alors, on peut les aimer pareil ».

Aimer. Comme ce mot revenait souvent dans leurs propos !

Notre témoignage

L'une des consignes que nous avons reçues avant notre départ, c'est : « Pas de prosélytisme ! Attendez pour parler que l'on vous pose des questions ». Certes, il faut que notre travail d'abord soit parlant, et nous ne devons pas mettre à profit la situation de ces gens pour avancer nos idées. Mais en même temps, nous ne voudrions pas que notre présence soit considérée comme de la simple philanthropie ; nous voudrions que les harkis puissent mettre un nom sur ce que nous faisons. Nous respecterons fidèlement la consigne, mais vont-ils nous poser des questions ? Est-ce que vraiment notre présence et notre comportement vont faire question pour eux, et vont-ils le dire ? Est-ce que nous saurons être assez transparentes à une présence pour qu'ils la sentent ? Voilà ce qui sera notre grande attente. Peut-être, d'ailleurs, n'aurons-nous pas de certitude. Peut-être devons-nous accepter de ne pas savoir ce qu'ils ont compris.

En fait, il n'a fallu que deux jours pour que l'un des hommes nous demande : « Pourquoi tu viens ? Tu es « sociale » (1) ? « Cri-Rouch » (2) ? « Non ? Alors c'est à cause de Isha, le fils de Meriem ? ». Les autres harkis qui l'entourent commentent : « Isha est bon - Isha aime tous les hommes - Il aime les Arabes ». On ne peut pas parler plus simplement, ni aller plus droit à l'essentiel. Nous ne nous étions guère fait de souci pour les réponses que nous donnerions le jour où ils poseraient

(1) Assistante sociale

(2) Déléguée de la Croix-Rouge

des questions, et nous avons raison : ils disent eux-mêmes ! A travers leurs diverses réflexions, ce jour-là et d'autres jours, il semble que c'est toujours le même point qui retienne dans le message chrétien : qu'il n'y a pas d'exclus. A Noël dernier au Pouget, plusieurs femmes répétaient : « Arbi gahna ! », d'une surprise émerveillée. J'ai demandé à un enfant de traduire. « Elles disent : elle aime les Arabes ». Voilà qui était pour elles une découverte extraordinaire. Vers la fin du séjour, le curé du hameau a dit : « Nous étions tout seuls, personne ne nous aimait, et Isha t'a envoyée. Tu vois, c'est comme si lui, il vient ». Ou d'un autre (une parole qui montre tout le sens que prend pour prendre les difficultés matérielles) : « Il pleut de la neige, tous les jours tu viens : maintenant nous savons que Dieu nous aime ».

Cela nous a été dit à Noël, comme suite donnée à l'évangile selon Jean : « La Parole est devenue chair, et elle a habité parmi nous » (3). Nous avons mesuré notre privilège d'avoir affaire à des gens assez simples pour saisir l'essentiel et pour dire. Dans cet immense paysage de montagne enneigée, sur ce rebord de plateau, nous avons eu une joie que nous n'oublierons pas.

Aujourd'hui dimanche, nous voulons particulièrement nous « recharger » en foi et en espérance, avec la communauté. Il se trouve que le jour de Noël, mercredi dernier, le pasteur n'a pu venir de Florac parce que les routes étaient bloquées par la neige. Il a fait savoir par téléphone que le culte de Noël serait reporté à ce dimanche-ci, à 14 heures. C'était une heureuse circonstance pour nous.

Mais une autre joie nous attendait : en ce dimanche matinée, Colette vient nous rendre

(3) Jean 1 : 14

Colette réalisait ce tour de force de veiller sur nous sans jamais paraître nous surveiller. Elle ne paraissait pas être en tournée d'inspection, et sa visite nous apparaissait comme une faveur, puisqu'il y avait tant d'équipes, dans la montagne, qui l'attendaient. Il nous semblait qu'elle repartait toujours trop vite ; nous n'avions jamais assez de temps pour lui raconter ce qui se passait au camp, pour demander des idées et des conseils, pour montrer le cadre de notre travail. Nous avions conscience que nous recevions toutes les joies, par nos contacts avec les gens, alors qu'elle avait toutes les peines de l'organisation, dont elle ne parlait d'ailleurs jamais. Il lui avait fallu préparer notre séjour, se rendre sur place, voir auprès du lieutenant si notre présence était souhaitée, connaître l'ambiance du camp et mesurer les risques à courir, prendre contact avec la paroisse la plus proche, et prévoir notre hébergement. Il fallait encore assortir les équipes, assurer une information préparatoire, puis se tenir prête à accourir éventuellement pour régler une situation difficile. Pendant le séjour des équipes, il fallait donner à chacune une entière attention, entrer dans son ambiance. Tout cela en circulant par des routes de montagne qui, déjà difficiles en été, pouvaient être complètement bloquées par la neige en hiver. Nous ne nous rendions pas bien compte de ce que cela exigeait, mais nous avions entière confiance dans sa compétence. A l'intérieur de l'équipe, nous nous rappelions les unes aux autres ses instructions ; il y en avait peu, car on ne peut pas téléguider ce qui est rencontre humaine et disponibilité, mais ce peu était un absolu pour nous. Nous avions conscience d'être très jeunes, étrangères à la question algérienne, et implantée dans une situation qui pouvait toujours être explosive. C'est pourquoi nous étions contentes, également, d'avoir sur place la présence du

lieutenant, et nous n'entreprenions rien sans autorisation. Nous nous trouvions dans un milieu militaire, et peut-être quelque chose en cela dans notre attitude. Obéir quoi qu'il en coûte à notre premier principe, et cela nous paraît être quelque chose de vital ; l'obéissance à quelques points qui nous étaient prescrits, être à la mesure de la confiance qui nous est faite, et de la grande latitude d'initiative qui nous était laissée. Cette obéissance humaine n'est que le reflet de l'obéissance à la volonté de Dieu. Une fois le camp terminé, nous devons encore nous soumettre à nos préférences, à notre propre jugement, à nos premiers mouvements. C'est le devoir de toute vie de chrétien. Ici, l'obéissance est facile parce que les consignes sont précises, parce que nous savons que, faute de les suivre, nous gâcherions notre travail. En fait, il en est ainsi même dans la vie courante, mais c'est moins évident à nos yeux, et nous en sommes malheureux et moins persuadés.

Nous sommes invitées à déjeuner chez M. et Colette nous accompagne. Un peu après quatorze heures, nous nous dirigeons ensemble vers le temple. L'intérieur du bâtiment est très simple. Un bouquet allie des rameaux de saule, de brin de houx et de gros oeilleux rouges. Ici, le travail trouve tout son sens ; il vient s'insérer dans sa très modeste place, dans l'immense histoire de l'amour de Dieu pour les hommes. Inversément, toutes les paroles traditionnelles se colorent par l'aventure particulière que nous sommes en train de vivre. Jusqu'à la fin : « Mange et bois avec l'ange à Elie, car le chemin est trop dur pour toi » (4). Justement nous apercevons notre chemin par l'une des fenêtres en ogive, notre chemin réel, avec ses pierres et ses plaques de glace

(4) 1 Rois 19:7

vent dur à gravir, mais qui nous mène vers les autres, ceux qui nous attendent et nous font si bon accueil.

Encore serait-ce trop peu que de parler seulement des forces qui nous sont données. «Ce n'est pas une nourriture que nous absorbons, disait le pasteur de mon instruction religieuse, c'est une nourriture qui nous absorbe». Par l'Incarnation, Jésus-Christ a voulu avoir des mains pour servir les hommes. Maintenant, il n'a plus que nos mains, et c'est le second temps de l'Incarnation, si nous le voulons bien. Nous y pensons quand nous distribuons le lait en poudre, quand nous guidons le crayon d'une femme qui apprend à lire, quand nous faisons un pansement à un enfant : deux mains qui sont les siennes.

Nous avons annoncé hier au camp qu'aujourd'hui dimanche, après quelques visites dans la matinée, nous ne reviendrions que vers quinze heures. Les enfants déplorent cette heure de jeux en moins, et les femmes regrettent leur réunion écourtée. C'est une occasion de leur expliquer : «Nous ne serons pas là, mais justement, c'est pour vous». Dans le service, ce genre de refus est important et positif ; il est bon que les gens constatent concrètement que nous n'agissons pas par nous-mêmes, selon nos propres idées et avec nos propres forces. Il faut qu'ils sachent que notre rencontre avec eux dépend étroitement d'une autre rencontre, qui est primordiale et qui nous est indispensable. Sinon, nous ne témoignerions que de nous-mêmes.

Mais nous n'aimons pas les quitter. Nous n'aimons pas nous séparer. Nous n'aimons pas cette porte du temple fermée (pour de simples raisons de chauffage, mais fermée tout de même). Nous leur proposons : «Vous voulez venir avec nous ?» Ils secouent la tête, effrayés par ce qu'ils ne connaissent pas. «Alors, nous vous racon-

terons après ?» Oui, ils veulent bien, ils sont contents. Et tout à l'heure, nous raconteront bien que mal : notre marabout (puisque c'est qu'ils l'appellent) a lu l'histoire de la naissance d'Isha, fils de Meriem, dans une grotte qui n'est d'étable, parce qu'il n'y avait rien d'autre que pas même un baraquement. Ses parents l'emmener très vite dans un autre pays où qu'on voulait le tuer. Mais personne n'a jamais pu le tuer, et il est vivant encore maintenant si on ne le voit pas. C'est lui qu'on voit tous ceux qui croient en lui se rassemblent pour écouter ses paroles, et quand ils vont ensuite à combattre contre des autres hommes. C'est sa façon d'être toujours là. Nos auditeurs approuvent par de courtes phrases, semblables à celles qu'ils ont dites quand ils nous ont demandé pourquoi nous sommes venus : « Isha est bon ; il aime tous les hommes, il aime les Arabes ». Après nos chants devant le temple, c'est ce très simple hommage qui vient prendre la suite, prononcé par des gens de différents pays jetés brusquement dans un pays différent, après avoir vécu des années terribles, et qui craignent par-dessus tout de ne pas être aimés.

Lundi 30 décembre

« C'est la guerre... »

Ce serait donner une impression bien fausse du camp que de le dépeindre tout en rose. Si j'ai parlé jusqu'à présent de nos joies et de la façon dont les harkis savent se réjouir de la moindre chose, en fait, il n'est pas possible d'oublier un instant que nous vivons les suites de la guerre d'Algérie. Du moins les gens du camp de Cassagnas ne sont-ils pas dans la misère ; au Pouget, ils devaient se débrouiller par eux-mêmes pour trouver du travail à la ville voisine ; ils manquaient souvent de nourriture, et les enfants n'étaient pas suffisamment habillés. Ici, ils sont dirigés par l'armée et ils gagnent leur vie. Ces jours-ci, ils améliorent leur propre camp par l'installation de canalisations, mais ordinairement, ils sont employés au forestage (tracé de chemins, empierrage de route, abattage d'arbres, reboisement). Leur habitation est modeste mais vivable, et ils tâchent de la rendre conforme à leurs habitudes. Leurs difficultés sont plutôt morales : ils ont perdu leur territoire d'origine, ils craignent d'être mal accueillis en France. Mais surtout, s'ils sont provisoirement cantonnés dans les Cévennes, groupés et protégés, c'est parce qu'on veut leur éviter de fâcheuses rencontres avec des membres du FLN et du MNA, qui ne leur ont pas pardonné leur choix pour la France pendant la guerre. Ils vivent donc constamment sur la défensive, et malgré leur calme apparent, la situation est très tendue. Nous devons nous-mêmes veiller à ne rien faire qui puisse amener une réaction violente. Nous en avons été prévenues quand nous préparions notre séjour, et cela nous a été rappelé dès l'arrivée.

Après des paroles d'accueil chaleureux, tenant prend un air soucieux pour nous : « Vous savez, il faudra faire bien attention, il nous raconte que la semaine précédente un lieutenant d'un camp voisin a été tué d'un coup de couteau en essayant de séparer deux hommes qui se battaient. Nous savions donc qu'il faudrait montrer beaucoup de prudence, et nous sommes encore plus résolues avec cet événement récent. Voilà, dès le premier moment, la tentée de la peur, ce puissant facteur de séparation entre les peuples et entre les gens.

À Noël dernier, au Pouget, le cadavre était nettement plus inquiétant. Ce hameau perché dans la montagne, au bout d'un chemin de lacets, à une heure de marche de Villefort, le lieutenant européen, simplement une centaine d'Arabes, hommes, femmes et enfants. La famille avait un fusil accroché près de la porte, chaque homme avait un couteau à sa ceinture. La présence des armes n'est pas nécessairement impressionnante, et c'est plutôt la mine du propriétaire qui dit à quoi on peut s'attendre. Celle des hommes du Pouget était fort éloquente. Enroulés dans leur djellaba, et dans un tissu formant ruban, ils ne laissaient voir que leurs yeux. Les musulmans accordent peu de place à la vie humaine, et les nerfs de ceux-ci étaient tendus par sept années de guerre. J'allais pourtant passer la journée avec eux, seule et loin de tout.

La peur était tout près, mais elle ne nous atteignait pas. Un jour où il pleuvait à torrents, une paroissienne de Villefort m'avait prêté un vaste « ciré » qui me descendait presque jusqu'aux talons, j'écoutais, tout en grimpant le chemin, la pluie qui frappait le tissu imperméable, et je disais : « Voilà exactement l'image de la peur, elle est là, proche de l'épaisseur d'un tissu, mais elle ne m'atteint pas, pas plus que la pluie ne p...

mouiller».

La peur est réciproque. Lorsque les hommes du Pouget descendaient à Villefort, ils emportaient toujours leur fusil ; les habitants de Villefort, de ce fait, les craignaient et leur faisaient mauvais visage ; les harkis en étaient confirmés dans leur méfiance. Aller chez eux les mains vides, c'était déjà rompre le cercle de la peur.

«Dieu nous protège», diront bien des gens. J'en suis convaincue, à condition de faire une réserve importante, et même deux. Si nous sommes imprudents, téméraires, si nous allons au-devant du danger par orgueil ou par amour du risque, si nous nous lançons dans une aventure par notre propre volonté, sans nous soucier de la volonté de Dieu, si nous nous croyons au-dessus de la loi commune et pensons «ça ne m'arrivera pas à moi», comment pourrions-nous compter sur la protection de Dieu ? Peut-être nous protégera-t-il tout de même, par pure miséricorde, mais s'il nous arrive malheur, nous ne pourrions nous en prendre qu'à nous.

Courir des risques raisonnables quand on est en «service commandé», c'est déjà tout autre chose. Dans ce cas, Dieu nous protège souvent, mais pas toujours : une très longue liste de martyrs, qui s'étend à travers les siècles, est là pour le dire : «Lui qui n'a pas épargné son propre fils» (1), pourquoi nous épargnerait-il toujours ? Ce qui nous est promis, ce n'est pas une totale immunité, un pouvoir magique qui nous permettrait de passer à travers les balles. Il nous est promis que tout malheur qui nous survient pour son service sera chargé de sens, au lieu d'être absurde, inutile et destructeur. L'image d'un Dieu-Providence qui ne serait que Providence est tronquée et fausse. Elle ne tient pas compte du sacrifice, de l'obéis -

(1) Romains 8:32

sance, de tout ce que Dieu est venu nous Jésus-Christ.

La peur était toujours présente, mais d'autant plus beau d'en triompher. L'été s. La Loubière, un samedi après-midi, nous envisagé de rendre visite aux harkis du que mes coéquipières avaient envie de co après tout ce que je leur en avais raconté. ai rappelé que l'arrivée d'une voiture i suscitait l'inquiétude et faisait sortir le mais elles étaient prêtes à en affronter le. Nous avons prévenu le lieutenant pou sache où nous trouver si les choses to mal. Après la sortie de Villefort, pendant CV montait lentement le chemin en lace savions que notre véhicule était déjà re moins que le village n'ait été évacué, et bitants placés ailleurs. De fait, tout était silencieux, portes et volets fermés - o entrouverts comme nous l'avons vu en rêtant sur le terre-plein. Car il faut bien u pour laisser passer le canon d'un fusil.. recommandé à mes coéquipières de ne pa de la voiture, puisque les harkis ne les saient pas, et j'en suis sortie en disant : « mes amis ; c'est moi ». Alors, quelle m phose ! Portes et volets se sont ouverts, et habitants, enfants en tête, sont sortis a cris de joie. Ce soir-là, après notre reto avons médité ensemble sur la peur qui s hommes, qui s'étend comme une marée, partir d'une crainte justifiée, finit par couvrir. La seule manière de rompre, par ce cercle infernal, c'est que quelqu'un co en surmontant sa propre peur.

C'était les enfants, qui, avant tout, r taient l'espérance. Mais les enfants, eux souvenaient et vivaient dans la peur suivant, au camp de Saint-Maurice-l'Arc

première fois que j'ai voulu emmener les enfants en promenade aux environs du camp, ils se sont serrés les uns contre les autres, et ont refusé de sortir. Un petit Mouloud de sept ans m'a dit : « J'ai peur, Mademoiselle, j'ai toujours peur. Si les fells nous trouvent, ils nous tuent ». Et, plus résolu, il a ajouté : « Pour se promener, il faudrait avoir un 6,35 ». J'ai choisi de tourner les choses en plaisanterie, et j'ai dit à Mouloud : « Un 7,65, c'est mieux. Ou bien je demanderai un FM au lieutenant, mais alors, c'est toi qui le porteras ». Tous les enfants ont ri, Mouloud le premier, et nous sommes partis en promenade sans armes. Mais quel est ce monde où des enfants ont peur de se promener dans la campagne, où un gamin de sept ans comprend une telle plaisanterie et sait quel est le poids d'un fusil-mitrailleur ? Nous sommes toujours rentrés sains et saufs de nos promenades ; mais c'est tout de même Mouloud qui avait raison. Un mois plus tard, alors que nous venions de partir, un groupe de « fells » est venu effectivement attaquer le camp, et les armes n'ont pas été inutiles. Quel est ce monde qui donne raison à un enfant qui a peur de se promener sans armes, et qui transforme en illusion et mensonge le peu d'espérance que nous lui avons apporté ?

A La Loubière encore, l'un des hommes, Tayeb, avait attiré notre attention parce qu'il était agité d'un tremblement continu, qui semblait ne jamais le laisser en repos. Nous en avons demandé un jour la raison au lieutenant, qui a répondu simplement : « C'est la guerre... ». Son regard nous disait clairement : « Ne cherchez pas plus loin, ne me demandez rien de plus. Nous avons besoin de gens qui ne savent pas, de gens qui viennent d'un monde normal, et qui peuvent croire à l'humanité, à la raison, à la mesure. Nous n'avons que trop vu le déchaînement des pires cruautés ; nous ne pourrions jamais oublier.

Laissez-nous au moins regarder des
voient le monde autrement ; il n'y a que
nous repose un instant ».

Nous n'avons rien demandé de plus
qu'il faisait froid, Tayeb a endossé une
portait cinq rubans de décoration à la
nière. Cette veste était passée et délavée
c'était visiblement son meilleur vêtement
cette veste, Tayeb tremblait toujours
décorations sur ce vêtement de misère :
là quelque chose qui n'allait pas.

Puis par une fin d'après-midi très ch
traversant le camp, nous avons vu Tayeb
retour de son travail, était occupé à b
quelques mètres carrés de terre où, de
baraquement, il faisait pousser quelques
Cette fois, à cause de la chaleur, il était
et penché vers la terre, il laissait voir
Nous avons appris à tenir nos yeux comm
notre langue, si bien que nous avons pu
notre chemin d'un pas égal. Ce dos... co
marques blanches, d'une régularité imp
Horizontalement, de chaque côté de la
vertébrale, trois marques. Verticalement
moins dix rangées. Ce qui voulait dire
xante fois, ceux qui l'avaient fait pris
avaient « demandé » de trahir ses con
d'armes et le pays qu'il avait choisi de
France. Soixante fois, il avait dit non, et
silence. Sans compter tout ce que nous n
pas. Et sans compter ce que Tayeb lui-m
rendre avec usure au premier « fell » sur
pu mettre la main par la suite.

Nous sommes rentrées préparer notre
nous avons rempli nos assiettes. Mais
n'avons rien pu manger. L'une de nous
cette vérité scientifique : « L'extrême
cigarette allumée a une température de
cents degrés ». (Si quelqu'un ne voit pas l

avec le dos de Tayeb, tant mieux pour lui). En cet instant, nous n'aurions pas pu supporter de voir une cigarette allumée. Mais tout autour de nous, partout où se portaient nos regards, tous les objets étaient autant d'instruments de la malfaisance humaine. Sur la table, il y avait des couteaux, des fourchettes, du sel ; près de l'évier, le seau d'eau que nous étions allées remplir au robinet du village, et nos quatre serviettes-éponge. Rien n'était innocent, tout pouvait servir à « faire parler ». Déjà nous en savions trop.

« Nos » harkis portent aussi d'autres marques, invisibles celles-là, parce que morales. Faisant partie de l'armée française, ils n'ont pas seulement été des victimes. Ils ne nous ont que très peu parlé, par allusions, de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, mais j'ai entendu plus tard les souvenirs des appelés du contingent, tous semblables : « Je me suis retrouvé en corps-à-corps avec un fellouze ; j'avais perdu mon poignard dans la bagarre. Alors, il a bien fallu que je le tue à la main ». C'était une manière de parler adoucie, à l'usage des dames ; mais « tuer à la main », c'est étrangler ; et pour étrangler efficacement quelqu'un, il faut serrer pendant huit minutes. Un autre ancien d'Algérie expliquait : « Quand on ramenait un prisonnier, il fallait bien qu'on le fasse parler à tout prix. L'endroit où son groupe se cachait, les réserves d'armes, les embuscades prévues, tout cela, c'était la vie de nos camarades qui était en jeu. Il n'y avait que cette idée-là qui nous soutenait. Notre propre peau, ça nous était égal ». Dix ou quinze ans plus tard, cet homme-là et d'autres en avaient encore des cauchemars, et criaient dans leur sommeil. Les harkis portaient aussi le fardeau de ces souvenirs-là pendant qu'ils se livraient, avec une tranquillité apparente, à des travaux de paix, l'empierrage d'une route, l'abattage d'un arbre, les soins donnés à un jardin

potager.

J'ai retrouvé récemment une dizaine de folios polycopiées intitulées « Quelques expressions d'arabe courant ». Le début était, en effet, d'arabe courant : le pain, l'eau, le vêtement, le cher, le village. Puis venaient des phrases toutes faites : « Je suis blessé au bras, à la jambe, à la tête », « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Qui t'a donné cette uniforme ? Parle ou je te tue ». Tel était le dictionnaire d'arabe courant édité par le Ministère des Armées en 1945 et ce ministère, hélas, avait raison.

Nous mesurons ici notre privilège de femmes. Il se trouve que notre pays, pour le moment, n'oblige pas ses citoyennes à tuer. Les « rochambelles » (2) et les IPSA (3) ne sont pas dans les armées. Nous devons d'autant plus être présentes pour contribuer à réparer les conséquences de la guerre. C'est un rôle peu glorieux, mais du moins innocent.

Il ne nous restait qu'à dresser en face de la réalité une autre réalité ; à proclamer par nos paroles et par nos actes que l'amour existe encore jusqu'à ce qu'il apparaisse au moins comme une porte entrouverte. Nous sommes ici parce que nous croyons que le mal n'a pas le dernier mot et nous le croyons malgré tout, non pas par naïveté ou ignorance, mais justement là, devant les ravages, tout comme on proclame la résurrection devant une tombe ouverte.

On m'a demandé quelquefois, au retour du camp : « Est-ce que tant de malheur ne vous fait pas douter de l'amour de Dieu ? » et on me répondait : « Est-ce que vraiment ce monde vous paraît-il un monde racheté ? » Disons d'abord que pour nous le problème ne se pose pas dans ces termes.

(2) Section militaire féminine qui s'est illustrée pendant la seconde guerre mondiale et la guerre d'Indochine.

(3) Infirmières pilotes secouristes de l'air (hélicoptères).

Nous venons avec notre foi, c'est-à-dire porteuses d'une présence, comme la lampe porte une lumière. Il s'agit de savoir si cette lumière va réussir à « éclairer toute la maison » (4), si profonde que soit la nuit. Notre préoccupation est d'être assez transparentes, assez fidèles. Constaté la puissance et l'étendue du mal, c'est justement être renvoyé à cette présence. Nous voyons ici les conséquences de la cruauté humaine, de la soif de puissance, de l'absence de pitié ; nous voyons qu'en face de cela, aucun acte de bonté, ni aucun dévouement ne pourra compenser les extrémités auxquelles l'être humain peut se livrer. Nous avons d'autant plus besoin de savoir que ce monde a été racheté, que ce qu'il était incapable de faire, Dieu l'a fait.

Nous pensons sans cesse à l'Incarnation, par laquelle le Dieu tout-puissant a choisi de connaître de l'intérieur la situation de ces harkis : quand Jésus est né, il n'y avait pas de place pour lui, nulle part ; lui aussi a échappé, tout petit, à un massacre ; lui aussi a été emmené à la hâte dans un pays étranger. Plus tard, lui aussi était sans une pierre où reposer sa tête. Dans les derniers moments de sa vie humaine, il a subi les souffrances physiques et morales d'un condamné. Le mal dont nous voyons ici les conséquences n'est pas une chose imprévue qui se situerait en dehors de notre foi. C'est au contraire l'une des données de base des évangiles.

Même s'il n'y avait que cela, ce serait déjà beaucoup que notre Seigneur ait ainsi participé à la souffrance des hommes. Mais la Croix et la Résurrection ont une autre dimension. Dans la nuit du mal, la lumière s'est levée pour toujours. Désormais, ce n'est plus le mal qui a le dernier mot. Dans une existence tranquille et protégée,

cette conviction n'a pas toute la force atteint ici. Un incroyant pourrait objecter que nous nous sommes construit une belle consolation, sans laquelle la réalité nous semblerait dure à supporter, et que notre foi est simplement le reflet du besoin de voir les choses autrement qu'elles sont. Mais qui inventerait une consolation aussi extraordinaire ? Qui inventerait la grâce qui dépasse infiniment tout idéal humain, et qui est contre notre sens instinctif de la justice ?

Il peut paraître facile de dire cela quand on est soi-même du côté des heureux ; il vaut mieux laisser la parole aux harkis. Quelques jours de notre présence ne pouvaient pas équilibrer des années de guerre, et pourtant, c'est à cela qu'ils ont choisi de regarder. Paroles de quelques jours, paroles d'un instant peut-être, mais tout de même prononcées par eux : « Maintenant, nous sommes en paix, que Dieu nous aime ».

Les risques du service

Nous sommes toujours ensemble, Léone et moi, mais nous n'avons pas beaucoup la possibilité de nous parler, car nous sommes rarement seules. Nous tâchons de garder pour nous le tout début de la matinée, et aujourd'hui, nous réfléchissons aux risques du service ; non pas les risques matériels, mais les risques moraux et spirituels. Ils foisonnent, et c'est normal. Là où le royaume de Dieu commence à gagner du terrain sur le royaume du mal, il faut bien s'attendre à une tentative de revanche.

Nous aurions pu, en venant à Cassagnas, être attirées par l'aventure et l'exotisme, et même par les dangers, qui nous auraient donné une apparence d'héroïsme. A l'expérience, nous aurions été fort déçues, car nous avons surtout eu besoin de patience, de constance, de fidélité dans les petites choses. Nous aurions pu aussi mêler la foi et la politique, et prendre le parti de l'Algérie française, non celui du malheureux quel qu'il soit.

Mais aller vers le malheureux peut être une forme du désir de puissance. On risque de s'intéresser à lui uniquement parce qu'on peut ainsi prendre de l'importance dans sa vie, jouer un rôle de providence. Dans ce cas, on agit parce que, pour une raison quelconque, on se sent inférieur, et que là, au moins, on aura le bon rôle. On se précipite, on est avide de « faire quelque chose », on est déçu si le malheureux se tire d'affaire lui-même ou avec l'aide de quelqu'un d'autre, et on se désintéresse de lui à l'instant même où il n'a plus besoin de rien. Avec un extérieur semblable, c'est exactement le contraire de l'amour du prochain, puisqu'on se sert de l'autre au lieu de le

servir.

A Cassagnas, nous étions préservées tentation par les circonstances. Il existait une cinquantaine de camps semblables ; notre séjour d'une semaine dans l'un d'eux n'était pas une goutte d'eau dans l'océan. Ces gens avaient un chef de camp admirable, et les témoignages de sympathie des habitants du village : par leur présence notre présence n'était qu'un élément extrêmement minime. Ce n'était pas elle non plus qui pouvait effacer le malheur de ces gens. Nous ne pouvions leur apporter qu'un tout petit rayon de lumière, plus, un travail en équipe (l'équipe à disposition aussi celle que nous formions avec les habitants du village, ou avec l'organisation de la commune) nous gardait de rapporter à nous-mêmes les résultats que nous pouvions obtenir.

Un autre aspect du même danger, c'était de se fier à ses propres forces et à son propre jugement. Il faut un constant renoncement à ses « bonnes idées » pour accomplir un service très valable. Pour nous, le moment essentiel était le recueillement du matin, où nous étions obligés tout revoir d'un autre oeil si c'était nécessaire. Justement parce que nous savions que nous étions et notre jugement étaient de beaucoup dépassés par la situation où nous vivions, nous étions avidement ce que la Bible nous offrait. Nous avions encore que des instructions, nous y cherchions une présence que nous pourrions porter, nous étions prêts à être partagés. Le soir, c'était les psaumes qui disaient si bien les joies de notre camp :

« Louez l'Eternel dans les lieux élevés,
Louez-le, soleil et lune !

Louez l'Eternel en bas sur la terre,
Feu et grêle, neige et brouillard,
Montagnes et collines,
Animaux sauvages et bétail,
Reptiles et oiseaux !

Louez l'Eternel, jeunes hommes et jeunes filles,
Vieillards et enfants !» (1)

Il est bon de se savoir dépassé. Il est bon de se sentir ainsi rejeté vers tout ce qui doit nous être donné, instant par instant. Les joies que l'on rencontre apparaissent d'autant plus inattendues et miraculeuses.

Je sais bien que ces vues paraîtront simplistes à bien des lecteurs. Comment peut-on parler des harkis sans parler des grandes questions du colonialisme, de la guerre, de l'aide de l'Etat aux plus pauvres, des relations entre les races et les religions différentes ? Comment peut-on participer à l'action de ces ensembles que sont l'Etat, la CIMADE, l'Eglise réformée dans les Cévennes, sans examiner longuement les principes de ces actions ? Pourquoi faire un travail concret très limité, presque microscopique, sans s'attaquer à la racine du mal, aux idées qui ont amené les malheurs parmi lesquels on vit ?

Nous y avons réfléchi, mais pas très longtemps, parce qu'une situation extrême est une situation simple. Quand il est question de la vie et de la mort, du froid et de la faim, de l'exil et de l'hostilité générale, des souvenirs de guerre et d'un avenir problématique, le plus pressé est d'être là. Il faut certainement savoir le sens de ce qu'on fait, et en voir les implications, qui sont parfois à double tranchant. Mais à trop remuer des idées, on risque d'être satisfait à bon compte et de croire avoir fait quelque chose. Lorsque la Bible nous parle de l'amour de Dieu, elle n'énonce pas de longues théories sur la grâce ; elle dit simplement : il est venu. A notre tour, la première chose que nous avons à faire, c'était d'être, en son nom, celles qui sont venues.

Comment savoir si nous avons bien choisi notre

(1) Psaume 148 : 7-15

forme d'action ? Je ne pense pas que nous en être sûrs quand nous avons réussi à avec notre intelligence et notre bonne une théologie sociale cohérente ; ce n'est critère. Nous le savons quand dans un inattendu se lève une présence que les autres reconnaissent.

Mercredi 1er janvier

Partir

Il a bien fallu dire aux enfants que c'est aujourd'hui le dernier jour. Aussitôt, ce sont de grandes exclamations, et ils se cramponnent à nous de toutes leurs petites mains : « Pourquoi tu pars, mama romilla ? ».

Partir, c'est aussi une façon d'aimer, et c'est le dernier mot du service. C'est une façon de dire : « Voilà, nous ne sommes pas indispensables, d'autres prendront la suite, et nous vous laissons ce qui est essentiel et durable. Vous avez vu que vous n'êtes pas seuls et laissés de côté. Le lait distribué aux enfants est bu depuis longtemps, les chaussures s'useront, mais cela, votre découverte, c'est du définitif. Nous pouvons partir ».

Nous voudrions tout faire, aujourd'hui, être partout à la fois, au camp, au village, sur les hauteurs de la montagne, avec les enfants, les femmes, le lieutenant et ses hommes, et avec les gens de Cassagnas. Mais nous gardons un moment de tranquillité pour penser à tout ce qui nous a été donné ici. D'abord l'accueil et la confiance des harkis, leur joie devant si peu de chose, leur sourire malgré tous les malheurs qu'ils ont vécus. Il y a tant de gens qui sont difficiles à approcher ! Ici malgré les différences de civilisation et de religion, tout a été simple. « Dayénou », « cela nous aurait suffi », dit la grande prière juive de la Pâque, pour rythmer l'énumération des bienfaits de Dieu lors de la sortie d'Egypte. Pour nous aussi, « dayénou », car derrière chaque bienfait nous en découvrons un autre. Nous pensons à ceux qui ont permis et soutenu notre travail : les gens du village, le lieutenant, les « permanents » de la CIMADE. Nous pensons encore qu'au départ,

nous n'avions pas tellement envie de venir qu'il y a vraiment un Seigneur qui se manifeste dans nos vies.

Malgré le froid, le vent, la neige, tant de glissantes à gravir et à redescendre, malgré la crainte de choquer les gens en disant ce qu'il faut pas, nous mesurons combien ce travail est facile. Nous avons eu une activité à notre mesure. Nous ne nous sommes pas heurtées à l'ignorance, à l'incompréhension, au refus ou à l'indifférence. Nous avons reçu le meilleur accueil. Ce qui nous donnait de plus cette impression de bien-être, c'était que nous pouvions, à mesure, voir les résultats. Il est rare que celui qui sème sans cesse ne récolte pas, et même dans ce cas, la patience met souvent bien du temps à mûrir. A Cassagnas, nous trouvions partout sourires, gaieté et accueil d'amitié. Le lieutenant nous disait sa satisfaction, les enfants nous accueillaient avec des cris, les parents prononçaient des phrases de remerciement qu'ils n'oubliaient pas. Mais nous avions vingt autres équipes, nous étions encore des novices, et ce qui nous avait été confié était à notre mesure. Plus tard, nous passerions à faire des choses plus difficiles, pas seulement celles qui comportent des choix et des responsabilités à prendre, mais aussi celles qui sont insatisfaisantes, décourageantes, apparemment inutiles. A Cassagnas, nous avons fait notre moisson de certitudes pour préparer pour un temps où nous aurions besoin de nous appuyer sur ces souvenirs et de savoir utiliser l'expérience, que, là où tout semble sombrer, le service des autres n'est jamais inutile, même si les résultats tardent ou ne se voient pas. Nous sommes infiniment reconnaissantes aux habitants de Cassagnas de nous avoir donné cette richesse pour toujours.

Après une journée à peu près semblable à la précédente, nous faisons un dernier tour dans le village, nous jetons un dernier regard avant de

cendre ; puis c'est au village que nous allons faire nos adieux. Quelqu'un nous accompagnera par un sentier jusqu'à la petite gare : à l'aller, nous sommes arrivées en voiture, mais pour le retour, nos valises sont bien lourdes, et Jean L. s'est proposé pour nous les porter : « Moi, je suis un voyou, un ancien légionnaire, mais quand il y a un service à rendre, je suis là ». Tel sera le dernier geste que nous offre Cassagnas.

C'est un petit train de montagne qui va nous emmener, un train aux wagons rouges, presque cubiques. Nous allons, à petite vitesse, repasser en contrebas du camp. Voici en effet quelques lumières sur la montagne, et les autres passagers du train ne comprennent pas notre enthousiasme à les regarder. Il est dix-huit heures. Demain matin, Léone sera de nouveau à son bureau, et après-demain, je retrouverai mon lycée tout bleu, au confluent de l'Yonne et de la Seine, planté au milieu des prairies où paissent les vaches, « dans les verts pâturages et sur la rive des eaux tranquilles » (1). Là aussi, dans ce cadre très ordinaire, ce sera la Galilée de la promesse, et nous y revenons enrichies d'une expérience qui reste vivante.

Voici que le triple noeud d'une rencontre se défait : le camp, le village et nous. Le camp disparaîtra quatre ans plus tard. Le plus souvent, après les activités de forestage, les harkis suivront un apprentissage qui leur permettra de gagner leur vie de façon indépendante, et de rester ensemble s'ils le veulent. Des groupes de HLM leur seront réservés dans de petites villes du Midi, comme Rivesaltes ou Lodève. Quelques familles se sont établies plus près, à Mende, et ont gardé des liens avec les habitants de Cassagnas. Aujourd'hui encore, un ancien harki vient chaque année ren -

dre visite à Mme B., et lui apporte une
Les enfants d'autrefois, maintenant
amènent au village leurs propres enfants.
ans se sont écoulés, et leur fidélité re
muable. Cet attachement est réciproque :
ils sont partis, ça a été la désolation dans
village», dit Mme B.

Ce départ a d'ailleurs marqué un tournant
la vie de Cassagnas : le bureau de poste
supprimé, l'épicerie a clos ses portes, et
bitants sont allés s'installer dans la plaine
Gard, sauf une courageuse famille nombreuse
est là toute seule en hiver, et se consacre à
l'élevage des sangliers. Mais dès le printemps
voitures montent la route en lacets, les voitures
maisons claquent joyeusement en se frottant
contre les murs, le village se remplit
d'enfants et d'exclamations heureuses
trouvailles. Jusqu'en octobre, le village
comme autrefois, et il arrive que l'un d'eux
tants lève les yeux vers le plateau où se dresse
camp.

Pour nous, nous avons connu d'autres
de service, après avoir continué celui-ci
d'autres endroits. Toujours il faudra s'apercevoir
quitter ceux avec qui on a commencé à nouer
liens, que l'on a lentement appris à comprendre
a fallu renoncer aux habitudes acquises
s'entraîner à autre chose. Il a fallu souvent
dans la foi et l'espérance, sans rien voir
toujours nous avons retrouvé la présence
resplendi ici. Sur tous les chemins où nous
cherons (ou bien partout où nous serons si
pouvons plus marcher), nous verrons se réaliser
promesse :

« Il nous précède en Galilée ».

TABLE DES MATIERES

Introduction	5
L'arrivée	9
Notre travail	17
Notre témoignage	25
C'est la guerre	31
Les risques du service	41
Partir	45

LES CARNETS DE CROIRE ET SERVIR

- | | |
|--|---------------------------|
| N°1 - La Nouvelle Naissance | par Wim |
| N°2 - Héritiers de Dieu | par André |
| N°3 - Le Lit et la Couverture | par Ch. SP |
| N°4 - La Mission d'évangéliser | par Jules |
| N°5 - Gagneurs d'âmes | par Dawson T |
| N°6-7 - Pourquoi j'ai quitté le catholicisme | Luis P |
| N°8 - La joie, notre devoir | par Alexand |
| N°9-10 - J'ai choisi le Christ | par Tran |
| N°11 - Evangélisation et réveil | par C.-E. MA |
| N°12 - Celui-ci est le Christ | par André |
| N°13-14 - Prêche la Parole | par Maurice |
| N°15-16 - Persécuté mais vainqueur | par J.-M. RASOOLI et C.-I |
| N°17 - Avez-vous la foi ? | par Jean V |
| N°18 - Eternelle nouveauté de l'Evangile | par Billy |
| N°19 - Vivre en chrétien | par Josep |
| N°20 - Le Salut pour tous | par Fran |
| N°21-22 - L'Evangile en paraboles | par Robert SOM |
| N°23 - Le pseudo-disciple | par George |
| N°24 - Des illusions à la Réalité | par Luci |
| N°25-26 - Le mystère du Christ | par Jean-Pau |
| N°27-28 - Grâce suffisante | par Robert |
| N°29-30 - Prier le Notre Père | par André |
| N°31 - L'Amour révolutionnaire | par George |
| N°32-33-34 - Etre chrétien, qu'est-ce donc ? | Jean |
| N°35 - Pourquoi Dieu permet-il la souffrance ? | par J.-M |

- N°36-37 - Nos problèmes et la Bible par Charles GUILLOT
- N°38 - Les Portes d'or de la prière exaucée Ch. SPURGEON
- N°39-40 - La Vie plus profonde par Aiden W. TOZER
- N°41-42 - Lettres à Abraham, Siméon et d'autres F. LOVSKY
- N°43-44-45 - Au-delà de la tombe par G. HADJIANTONIOU
- N°46 - Les lois de la prière percutante par Roland J. BROWN
- N°47-48 - Les leçons du désert par Emile FIGUIERE
- N°49 - L'Eglise, épouse aux sept visages par Jacques DUBOIS
- N°50 - Le secret d'une vieillesse heureuse par J.-M. NICOLE
- N°51-52 - C'est par la foi par Muriel BUTCHER
- N°53-54 - Priorité à la liberté par André ADOUL
- N°55 - Dix étapes pour vaincre la dépression par Tim LAHAYE
- N°56-57 - L'Eglise en marche par Gilbert BRYAN
- N°58-59 - Surmonter l'adversité par John CLAYPOOL
- N°60-61 - Une brassée de richesses par Jean-Paul BENOIT
- N°62-63 - Il n'y a pas de hasard par Isabelle FLEECE
- N°64 - Secouée mais secourue par Paula ORT
- N°65 - Dieu dans la famille par Robert SOMERVILLE
- N°66-67-68 - Pour mieux prier par William BARCLAY
- N°69 - Grains de sel par Georges-Ali MAIRE
- N°70-71 - Le Maître m'appela par Frank MANGS
- N°72-73 - Le Maître de l'aube par Gaëlle PEDLEY
- N°74-75 - Elle et Toi par Pierre COUPRIE
- N°76-77 - Une foi vivante par Raymond DELCOURT
- N°78-79 - Retour à la foi par Gaëlle PEDLEY
- N°80 - Il y a de l'espoir par Lucien CLERC
- N°81 - Qui êtes-vous ? par Luis PALAU
- N°82 - Le mariage, un devenir permanent
- N°83 - La Grand-Route de la Vie par Billy GRAHAM
- N°84 - Pour une foi équilibrée par John STOTT

Les Carnets de Croire et Servir

Rédaction-administration : 123, Av. du Maine 75014

CCP Paris 70 27 29 S

Parution trimestrielle

Abonnement annuel, jumelé avec le journal

France : 64 FF. Belgique : 530 FB. Autres pays : 80

Directeur de la publication : André Thobois

Supplément à Croire et Servir Décembre 1986

**La parution de quatre Carnets simples (ou leur v
prévue chaque année. Il est possible de s'abonner à l
de la série.**

Vous vous souvenez des harkis ? Ces hommes qui s'étaient rangés du côté de la France pendant la guerre d'Algérie. Menacés dans leur pays, après l'indépendance en 1962, ils ont cherché refuge en France. Il n'y avait pas de place pour ces harkis, sinon dans des camps militaires. Installés dans des camps - cela ne veut-il pas dire mal-aimés et oubliés ?

Gaëlle Pedley, avec quelques autres, à l'appel de la CIMADE, a voulu y répondre de la meilleure façon : en leur offrant un peu d'amour, en rendant témoignage à l'amour du Christ, sans grands discours, par des gestes, des sourires, une présence attentive, un travail qui, dit-elle, est venu « s'insérer à sa modeste place, dans l'immense histoire de l'amour de Dieu pour les hommes ».

En lisant ce livre, vous découvrirez une réalité trop vite oubliée ; vous serez amenés, à la suite de l'auteur à réfléchir sur la souffrance humaine, la peur, la haine, le mal que peuvent se faire les hommes, mais aussi sur la foi, l'espérance et l'amour que donne le Christ ressuscité à ceux qui écoutent sa Parole et qui savent le rencontrer là où il les appelle : auprès des pauvres, des mal-aimés, de tous ceux qui ont besoin d'amour.

R. Somerville

CASSAGNAS EN GALILEE

Vous vous souvenez des harkis ? Ces hommes qui s'étaient rangés du côté de la France pendant la guerre d'Algérie. Menacés dans leur pays, après l'indépendance en 1962, ils ont cherché refuge en France. Il n'y avait pas de place pour ces harkis, sinon dans des camps militaires. Installés dans des camps - cela ne veut-il pas dire mal-aimés et oubliés ?

Gaëlle Pedley, avec quelques autres, à l'appel de la CIMADE, a voulu y répondre de la meilleure façon : en leur offrant un peu d'amour, en rendant témoignage à l'amour du Christ, sans grands discours, par des gestes, des sourires, une présence attentive, un travail qui, dit-elle, est venu « s'insérer à sa modeste place, dans l'immense histoire de l'amour de Dieu pour les hommes ».

En lisant ce livre, vous découvrirez une réalité trop vite oubliée ; vous serez amenés, à la suite de l'auteur à réfléchir sur la souffrance humaine, la peur, la haine, le mal que peuvent se faire les hommes, mais aussi sur la foi, l'espérance et l'amour que donne le Christ ressuscité à ceux qui écoutent sa Parole et qui savent le rencontrer là où il les appelle : auprès des pauvres, des mal-aimés, de tous ceux qui ont besoin d'amour.

R. Somerville

Cassagnas en Galilée

Gaëlle Pedley



LIV-20720703-993-000

CHEZ
CARPUS

9782855090818

blféditions